

Ce Journal se publie deux fois par semaine les MARDI et VENDREDI matin, le Prix de la souscription est de QUATRE PIASTRES par année payables par semestres et d'avance pour la ville. Et pour la campagne, la souscription est de trois piastres par année outre le port, que chaque souscripteur devra payer au Bureau de Poste. On paie au commencement du semestre.

Le Bureau de l'Aurore est établi rue St. Amable, près le Marché-Neuf. Toutes correspondances doivent être adressées toutes réclamations faites franc de port à T. L. DOUTNEY.



JOURNAL LITTÉRAIRE POLITIQUE ET COMMERCIAL.

Six lignes et au-dessus, première insertion, 2c. 6d., et chaque insertion subséquente, 7c. Dix lignes et au-dessus, première insertion, 3c. 4d., et chaque insertion subséquente, 10d.

Au-dessus de dix lignes, première insertion, 4d., par ligne, et chaque insertion subséquente, 1d. par ligne.

Les annonces non accompagnées d'ordres écrits, seront insérées dans chaque feuille jusqu'à ce qu'il soient contremandés et débites en conséquence. On traite de gré-à-gré pour les annonces d'une certaine étendue, et qui doivent être publiées plus de six mois.



POÉSIE SACRÉE.

Tu dont la puissance infinie Du néant a fait l'univers, O toi qui régis l'harmonie Des globes roulans dans les airs; O toi qui d'un bras immuable, Seigneur, ordres éternels, Peux à ta main faire un monde, Et de ta main faire un monde.

Gardien d'élites portiques, Chérubin d'amour embrasé, Pour vous en r'avez cantiques, Quittez la gloire où vous réignez; A notre douce et sainte ivresse, Accourez m'offrir vos transports, Pour nous à notre tendresse, Et vos accords à nos accords.

Tel qu'un monarque débonnaire, Fuyant le faste de sa cour, Descend jusqu'à l'humble chaumière Où le pauvre fait son séjour; Tel, et plus généreux encore, Des rieurs abaisse la hauteur, Et lui que l'univers adore, Est descendu dans notre cœur.

Quel torrent de pures délices M'inspire de vous, Seigneur! Seigneur, j'y goûtais les premiers Des plaisirs pur de l'immortel; La, de joie et d'amour ravie, Mon âme en ce jour fortuné, S'est paisiblement enlournée Sur le sein de son bien-aimé.

Disparaissez, plaisirs fragiles, Tristes voluptés d'un moment; Loin de moi, richesses stériles, Honneurs, gloires, pompeux néant; Je l'ai choisi pour mon partage Celui qui seul me rend heureux; Enfant du ciel, pour héritage, J'aspire à posséder les cieux.

Ah! si de nos fêtes chéries, Jamais, comptable dévot, Je pourrais me voir récompensé, De voir que mon Dieu me récompense, De voir que mon Dieu me récompense, De voir que mon Dieu me récompense, De voir que mon Dieu me récompense.

Seigneur, en traits ineffables, Grave en mon cœur ta sainte loi; Rend-moi tel que je suis, Seigneur, Rend-moi tel que je suis, Seigneur, Rend-moi tel que je suis, Seigneur, Rend-moi tel que je suis, Seigneur.

VARIÉTÉS.

LE BEY DE TUNIS EN FRANCE.

ÉPATE DE TUNIS.—ARRIVÉE À PARIS.

S. A. le Bey de Tunis, Ahmed-Pacha, est arrivé à Paris le 22 novembre, à une heure, par un convoi spécial du chemin de fer d'Orléans.

M. de Lagau, consul-général et chargé d'affaires de France à Tunis, après avoir précédé S. A. à Paris de quelques jours, s'est retourné au devant d'elle jusqu'à Orléans.

M. le duc de Montpensier s'est rendu à Orléans pour y recevoir l'hôte du roi et de la France. En apprenant que S. A. le bey s'est élançé de sa voiture et a couru au-devant de son prince, il a été touché et qu'il lui a témoigné, de son côté, toute la joie qu'il éprouvait de le voir en France.

On a vu qu'il n'avait pu aller à la messe le jour de son arrivée, il a voulu descendre dans la rue, et là, s'adressant au peuple, il a dit qu'il regrettrait de ne pouvoir remercier en particulier chacun de ceux qui l'entouraient. Puis, se relevant un drapeau tricolore, il a ajouté, en le montrant de la main: « C'est lui que je salue pour tous! » Ce mouvement plein de noblesse a vivement impressionné la foule.

Dans toutes les villes où il a couché, le bey a laissé de ses sommes considérables pour les pauvres, c'est sa manière de récompenser le peuple du roi à son retour. Et pendant le voyage, il a toujours été entouré de la foule.

M. le duc de Nemours, M. le prince de Joinville et M. le duc d'Angoulême sont allés dans la journée rendre visite au bey.

Le 25 novembre, le bey est allé visiter l'hôtel des Invalides, accompagné de M. le comte de Choiseul, de ses ministres, de ses officiers et de M. de Choiseul, premier secrétaire interprète du roi.

S. A. a été reçue à sa descente de voiture par M. le maréchal duc de Reggio, appuyé sur le bras de M. le marquis Oudinot. Après l'avoir remercié dans les termes les plus affectueux: « Je viens, lui dit-il, visiter un monument où la gloire a habité, et je suis heureux d'y être reçu par celui qui est si digne d'y tenir la première place. » Sur les instances du bey, le maréchal s'est retiré dans ses appartements, et M. le général Potin a fait à S. A. les honneurs de l'hôtel. Ahmed-

Pacha a passé d'abord tous les invalides en revue dans la grande cour de l'Hôtel et a voulu, malgré la pluie, parcourir tous les rangs. « Que ne puis-je, a-t-il dit, interroger tous ses braves? Il s'en irait pour moi les livres vivans de l'histoire contemporaine, et leurs paroles confirmeraient les hauts faits que je lis sur leurs mâles figures et dans leurs nobles cicatrices. Dites-leur cela, général. » Le bey est ensuite entré dans l'église, et ce sont les amonitions qui se sont empressées de lui montrer les drapeaux qui on décoré les murailles.

« La France, a dit le bey, n'entreprendra jamais que des guerres justes. Qu'il soit permis à son fidèle allié et ami de faire des vœux pour que la victoire couronne toujours les entreprises de vos armées. »

Arrivé devant le cercueil de l'empereur le prince s'est recueilli lo temps. « Voici, a-t-il dit enfin, celui qui a rempli l'univers de son nom, et dont la gloire éclaire encore le monde! »

En sortant de l'église, il s'est rendu à l'hôtel, où il a fort admiré l'ordre et la propreté. S'arrêtant de lui-même devant deux jeunes sœurs, il leur a dit: « Vous êtes les mères de la victoire. Les soldats ne craignent pas la mort; ils craignent pas davantage les bleusures, quand ils savent que vos mains doivent les panser, et que vous leur ré-servez dans cette maison les mêmes soins qu'il trouveraient dans leurs familles. »

Mais c'est surtout la salle des réfugiés qui a excité l'admiration du bey. Chaque plan arraché à sa prompte intelligence une foule d'observations justes et sensées. Son esprit pénétrant devançait la fin des explications commençées, et avant que l'on eût fini de les lui traduire, il expliquait déjà à ses généraux les choses qu'ils avaient sous les yeux. C'est ainsi qu'il leur a développé lui-même tout le système de défense du fort l'Écluse.

Dans la galerie consacrée aux portraits des divers gouverneurs, S. A. s'est arrêtée devant ceux de Louis XIV et de Napoléon.

« Je vois, a-t-il dit, que chez vous tout a été créé pour faire naître dans les armées une constante émulation. Depuis le soldat jusqu'au maréchal, chacun trouve ici sa récompense. »

On lui a montré ensuite la dernière aigle de l'empire, cette aigle que l'empereur embrassa à Fontainebleau. A ce moment le bey a pris dans ses mains celles de M. le général Potin et les a tenues longtemps serrées. Comme on lui montrait encore l'épée de l'empereur: « Cette épée, dit-il, a remporté bien des victoires, mais la plus belle, c'est quand les Français s'élevaient contre eux-mêmes et les avoir défendus contre eux-mêmes et de leur avoir donné la paix, cette paix qu'un autre grand roi leur conserva sans qu'il leur en ait coûté une goutte de sang. » Ce sont là ses propres paroles.

Le bey n'a pas voulu quitter l'hôtel sans prendre congé de son vénérable gouverneur. Le maréchal avait fait préparer dans ses appartements une collation dont Mme la duchesse de Reggio a fait les honneurs avec toute la grâce qui lui est naturelle. S. A. a paru fort sensible à cette attention, et a de nouveau remercié M. le duc de Reggio en le priant de transmettre ses braves invalides l'expression de ses sympathies et de son admiration. Elle a également adressé à M. le général Potin et à tout l'état-major de l'hôtel qui l'avait accompagné les remerciements les plus vifs.

Des invalides, Ahmed-Pacha s'est rendu à l'École-Militaire, où il était attendu par M. le lieutenant-général Tiburce Sébastiani.

« Je suis, a-t-il dit au général en l'abordant, que l'exaltation est en France la politesse des princes; mais des généraux et des soldats français, dignes émules de ceux que je viens de voir, m'excusent de n'avoir oublié la marche du temps devant le tombeau et au milieu des vieux compagnons d'armes de l'empereur Napoléon. »

Il est ensuite passé devant le front de l'infanterie rangée en bataille dans l'une des cours; puis il a vu défiler plusieurs escadrons de lanciers et de hussards, quelques compagnies d'artillerie, dont il a beaucoup admiré la belle tenue. Il observait tout avec soin, se faisant rendre compte de chaque amélioration, arrêtant son passage pour l'examiner, tantôt un soldat, tantôt un autre, et prêtant une oreille attentive aux observations de MM. les colonels Lecocq et Greff, qui l'ont aidé avec tant de zèle et d'intelligence dans la reorganisation européenne de son armée. Il a visité ensuite les écuries, les cuisines, les chambres, a voulu goûter à la soupe du soldat. La nuit venait cependant, et il a fallu songer au départ. Le bey s'y est résigné à grand peine, et avant de partir il a vivement remercié M. le général Sébastiani, et lui a exprimé le désir qu'il fut dit à tous, officiers et soldats, qu'il avait reçu la visite d'un ami.

Il était cinq heures et demi quand S. A. est rentrée à l'Élysée. Sa course avait duré quatre heures.

VISITE AU LOUVRE, À SAINT-CLOUD ET AU DÉPÔT D'ARTILLERIE.

Ahmed Bey met à profit toutes les heures de son séjour à Paris. Le 27, dans la journée, il a visité en grand détail le pa-

lais des Tuileries, et sa curiosité intelligente a voulu qu'il fût rendu compte de la destination de chaque pièce et des événements historiques qui avaient pu s'y passer, aimant à surprendre dans ses moindres habitudes le génie de la civilisation européenne.

C'est par les Tuileries que S. A. a commencé, c'est par le Louvre qu'elle a fini. Elle l'a parcouru tout entier, ravi de tout ce qui lui était montré, alligé de ne pouvoir s'arrêter à chaque chose et s'obliger volontiers devant les merveilles de l'art étalées sous ses yeux. Le bey avait d'autres projets encore pour le reste de sa journée, mais il n'a pu consentir à quitter le Louvre avant la nuit.

Le soir, S. A., accompagnée de toute sa suite, s'est rendue au palais de Saint-Cloud, où l'Opéra donnait une représentation. Le bey a pris place dans la loge royale, à côté de la Reine, et a paru prendre au spectacle un intérêt très vif. Au surplus, ce spectacle avait pour tous un attrait particulier: M. Léon Fillet avait eu l'heureuse pensée de joindre à «Lucie» un divertissement de circonstance. Devant une toile où Mme la duchesse de Montpensier a retrouvé avec plaisir le palais d'Aranjou, les premières danseuses de l'Académie royale de musique ont exécuté des pas espagnols qui ont provoqué les plus vifs applaudissements. Betini a terminé par quelques couplets en patois andalou, chantés avec une verve et une bonne grâce piquante, un spectacle d'ensemble commencé par l'œuvre de Donizetti.

Aujourd'hui, S. A. était attendue à la Bibliothèque du Roi, mais elle a pris un tel intérêt à la visite du Dépôt central de l'Artillerie, que cette visite s'est prolongée pendant quatre heures, et qu'il lui a été impossible de songer à une autre.

S. A. a été reçue au dépôt central par M. le lieutenant-général Gourgaud, président du comité de l'artillerie, à la tête de tous les chefs de service de l'armée et d'un nombreux état-major.

Le bey a parcouru d'abord les salles qui renferment les vieux canons et les mures et d'armes anciennes; il a prêté une certaine attention aux éclaircissements que lui a donnés, en arabe, le conservateur du Musée, M. de Sauley membre de l'Académie des Inscriptions.

Après une longue station au milieu de ces précieuses collections, le bey est descendu dans les salles réservées aux gros modèles, et a examiné avec un soin extrême tout ce qui est relatif au train de l'artillerie et à l'équipement des troupes. Bien souvent sans doute, durant cette visite, la pensée d'Ahmed s'est reportée vers Tunis, et d'utiles projets, que le temps mûrit, sont nés dans son imagination.

La visite achevée, des expériences sur la nouvelle poudre cotton ont été faites devant le bey, qui en a été vivement impressionné. La justesse de ses observations, sur ce point comme sur tant d'autres, a frappé tous les Français qui ont pu l'entendre.

Au moment de se retirer, le bey s'est tourné vers M. le général Gourgaud, qui, pendant sa longue et patiente visite, venait de lui faire les honneurs du Dépôt qui lui est confié avec une courtoisie toute française, et lui a dit: « En voyant un pareil établissement, je ne m'étonne pas si toutes les nations qui veulent perfectionner chez elles l'art de la guerre, se demandent des officiers à la France, comme je l'ai fait moi-même en choisissant le colonel Lecocq. Je suis heureux de vous avoir été reçu ici par celui que le grand Sultan de la guerre avait chargé de le garder dans son exil, et que le grand Sultan de la paix a choisi pour être le gardien de son artillerie. »

Le soir, le bey assistait au théâtre Français, à une représentation de «Phédre». Au moment qu'il entrât dans la loge royale, les spectateurs se levèrent pour l'applaudir. S. A. vivement ému de cet accueil inattendu, a salué avec grâce la brillante assemblée réunie dans la salle.

VISITE À L'HÔTEL-DE-VILLE.

Le 28 à une heure, S. A. est sortie pour aller visiter l'Hôtel-de-Ville. Une chose la frappe par dessus tout, c'est de voir tous les monuments que l'empereur a commencés, l'arc de triomphe de l'Étoile, le planis du quai d'Orsay et tant d'autres achevés par le roi Louis-Philippe. En Orient, le souverain qui monte sur le trône laisse là, terminée ou non, l'œuvre de son prédécesseur, pour en construire une autre à côté; il ne marque pas d'admiration qu'en France il en était autrement. Devant l'Hôtel-de-Ville son admiration est devenue plus vive. S. A. a été reçue par M. le comte de Rambuteau qui lui a fait les honneurs de son palais avec la bonne grâce qu'il met, chaque hiver, à la faire à tout ce qu'il a de plus distingué à Paris. Après ce que le bey a vu et entendu, tout examiné, le préfet de la Seine lui a expliqué en peu de mots le système qui préside à l'administration de la ville, comment chaque année la ville prévoit ses ressources, en dispose à l'avance, règle et vote son budget; puis il a offert à S. A. le recueil imprimé de ces budgets et de ces règlements, que le bey a reçu avec un intérêt sensible de plaisir. M. de Rambuteau lui a montré ensuite les divers plans de Paris. Paris au point de vue de ses fortifications, de son éclairage, de ses mo-

« Ah! s'est écrié le bey, je n'avais en core vu dans Paris qu'un grand vil, je vois maintenant qu'il y en a plusieurs en un seul. »

En se retirant, S. A. a adressé à M. le comte de Rambuteau les plus affectueux remerciements.

VISITE À VERSAILLES.

Ahmed-Bey est allé, le dimanche 29 novembre à Versailles. Les grandes eaux ont joué en son honneur. En passant à Saint-Cloud, le bey s'y est arrêté une heure, pour rendre visite au roi. Une collation lui a été offerte. Le roi a voulu qu'il le traversât le parc. Comme il arrivait devant les bassins, les jets d'eau ont commencé à jouer, et le bey, ravi de ce gracieux à propos, a fait aussitôt arrêter les voitures pour jouir de ce charmant spectacle.

Arrivé à Versailles, Ahmed a visité d'abord avec intérêt le palais de Trianon, ses jardins surtout, dont il a fort admiré l'hy-monique ordonnance. Mais son admiration n'a plus connu de bornes, c'est lorsque, revanant dans le parc de Versailles, il a assisté de bassin en bassin à toutes les surprises des différentes pièces. Arrivé devant le grand bassin de Neptune, il a fait le génie de la France, s'est-il écrié, pour arracher ainsi la vapeur aux nuages et la renvoyer ensuite en gerbes éblouissantes. »

Ses entretiens, on est venu lui annoncer que l'École de Saint-Cyr, réunie sous les armes, s'attendait à l'honneur d'être passée en revue par lui. Cette nouvelle a été un grand plaisir, et aussitôt il a été conduit du côté où l'attendaient les élèves de l'École. Ils étaient rangés en bataille sur la grande terrasse qui domine le tapis vert. En les apercevant, le bey a été frappé de leur bon mine, de leur tenue toute militaire. S'élançant alors à bras tendus, il a voulu le parcourir tous les rangs. La revue accomplie, il s'est écrié avec une admiration, et leur a dit: « J'avais déjà vu en France et à Paris des soldats de toutes armes, mais ce que je n'avais pas vu encore, c'est la gloire passée de la France, j'ai vu sa gloire présente, je vois ici sa gloire à venir. »

Le bey de Tunis est retourné, le 30 novembre à Versailles, pour visiter le château et le Musée. Au bout d'une heure de promenade, Ahmed a trouvé, dans l'une des salles du château, un magnifique déjeuner servi à son intention, et auquel ont pris part avec S. A., outre les officiers de sa suite, les principaux autorités de la ville et du département, et quelques personnes de distinction, parmi lesquelles on remarquait M. Horace Vernet et M. le duc d'Elchingen.

Après le déjeuner, le bey a continué la visite des galeries avec un étonnement qui croissait à chaque pas. Comme on lui avait dit que parmi les personnes qui l'accompagnaient, se trouvait un fils du maréchal Ney, le bey a demandé à le voir, et arrivé devant un tableau qui représente la bataille de la Moskova, il a voulu que M. le duc d'Elchingen lui l'expliquât. Le récit a été, il a dit qu'il regardait comme une bonne fortune d'avoir entendu raconter ce grand fait d'armes au fils du héros qui avait mérité de porter le nom de cette victoire.

Quand le bey a eu terminé son excursion et au moment de se retirer, il a dit à M. Auberton et à une personne qui l'entouraient: « Il n'y a pas ici une pierre qui ne témoigne de la grandeur du roi qui a élevé ce palais immense dans le monde. Mais en m'a dit qu'il serait tombé en ruines si le roi Louis-Philippe n'eût soutenu de sa main puissante. La posterité confondra dans sa reconnaissance le roi qui l'a bâti et celui qui l'a empêché de tomber en le consacrant à la gloire de la France. »

Le bey ayant appris que Mme Auberton avait, la veille, quitté pour les pauvres, lui a fait remettre un somme de 10,000 fr.

Il a visité aujourd'hui la Monnaie et le Chambre des députés.

Une grande revue de troupes devait avoir lieu le samedi, 6 décembre, à Paris, au champ-de-Mars, en l'honneur du bey de Tunis. Les honnes devaient y assister, et 25,000 hommes de toutes armes y seraient, disait-on, réunis.

qui a dévoré un tiers de cette ville, et au moment où notre savant voyageur s'applaudissait de sa prudence, la malice qui contenait les originaux de ses ouvrages lui était volée, sans qu'il ait pu, depuis lors retrouver la trace. Du Canada, M. Lamare-Piquot s'est transporté dans les contrées situées à l'ouest du Mississippi et occupées par les indiens Sioux. Mais les dangers qu'il a courus chez ces peuples sauvages ne lui ont pas permis de pousser plus loin ses explorations. Lorsqu'il est arrivé chez les Sioux, l'éto dominier, leur tribu se trouvait en proie à une diète effrayante, dont voici l'origine. Il paraît qu'avant la guerre des États-Unis et du Mexique, les garnisons des forts américains situées dans ces parages empêchaient par leur vigilance, que de trop grandes quantités de whiskey et d'eau-de-vie fussent vendus aux indiens par les colporteurs. Mais depuis que les garnisons de ces forts ont été retirées ou diminuées pour aller combattre les Mexicains, les spiritueux les plus délétères ont coulé à flots, parmi les Sioux qui, se trouvant ivres du matin au soir, ont négligé tout culture, tout travail, et se sont battus sans cesse soit avec leurs voisins, soit entre eux. Au moment où M. Piquot est arrivé dans leur tribu, ils attendaient une réponse à une demande de secours qu'ils avaient adressé à Washington, et ils se flattèrent de cet espoir ayant été déçu, ils devinrent faroucs et traitèrent le voyageur Parisien d'espion qui venait essayer de rétablir la domination du grand chef Français dans les contrées qui lui avaient jadis appartenu. Pour désamorcer ces appréhensions, M. Lamare-Piquot leur ayant exposé ses diplômes scientifiques, ses herbiers et ses collections zoologiques, ils se trouva qu'il était tombé de charnyble en Seyla. Une terreur superstitieuse succéda à la colère dans le cœur des indiens. Ils virent en M. Piquot un homme de science c'est à dire un sorcier, un devin, qui par ses conjurations devait jeter sur eux un sort funeste, et ils le jetèrent à terre. Notre voyageur ne sortit de cet état que par la bonté de M. Williamson, missionnaire américain, et le profit d'une caravane qui passait dans ces parages pour regagner des bords hospitaliers. Malgré toutes ces tribulations, M. Lamare-Piquot emporta en Europe des collections étendues et d'un grand prix pour la science.

Nous avons été honoré avant hier de la visite de ce savant modeste, et il a gracieusement offert au C. Currier des États-Unis la page suivante détachée de son manuscrit. C'est un scène de l'histoire sociale des Sioux, qui fait un pendant assorti à l'accueil que M. Lamare-Piquot a reçu de ces farouches indiens.—C. E.-U.

Camp du Petit Corbeau (chef Sioux).—Tombeaux aériens de la colline sacrée.—Mariage du Petit Corbeau avec trois sœurs.—Exécution militaire des deux frères du Petit Corbeau.

En remontant la rive droite du Haut-Mississippi, presque vis-à-vis du village de Pige-eye (œil de co-hon), le voyageur rencontre un champ où village Sioux, qui a été deux fois, l'été dernier, le théâtre d'horribles scènes entre trois frères sauvages. L'aspect de ce village n'avait rien de remarquable, quand j'y passai un mois d'été 1846. En regardant ce camp dans les étroites limites qu'il occupe, je ne trouvais rien, absolument rien, qui pût frapper mon attention; j'étais avide de voir les habitants de cet état sauvage, renommé par le combat qu'il soutint contre les Santoux, l'année précédente.

Pas un être vivant ne parut sur la rive pour accueillir le premier steamer, le premier souverain du fleuve de l'année nouvelle, qui apportait dans ses flancs l'abondance aux enfants affamés du fleuve! (1).

Près du rivage, un peu sur la déviation du riveau, on aperçut un groupe de misérables cas, un nombre d'une trentaine, peut-être, formant le camp où village appelé le Petit Corbeau.

Tout est vu quand on a jeté un regard rapide sur le premier plan du fleuve où sont ces cases. Mais si le voyageur porte ses yeux au-dessus de ces huttes, vers le sommet d'une colline dépourvue, fort peu éloignée de l'habitation de ce peuple, il aperçoit huit à dix groupes épars, formés de quelques pièces de bois rapprochées, avant une direction verticale, élevés du sol d'environ huit à dix pieds sur le sommet desquels ont voit quelque chose de sombre, présentant une espèce de balot de cinq à six pieds de longueur, ayant une pose horizontale et paraissant attaché à d'autres pièces de bois transversalement placées.

En approchant, on reconnaît que ces balots sont formés d'un rouleau d'écorce, quelquefois couvert d'une blanquette (couverture de laine blanche à usage des sauvages) ou de tout autre morceau de drap, ou d'autre couleur. Au-dessus de ce rouleau d'écorce, on voit une grille, de quinze à vingt pieds de haut, plantée sur le sol, portant à son sommet un petit pavillon de couleur rouge ou blanche, très peu respecté par le temps.

(1) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(2) Chaque Sioux appelé comme chef d'un camp, prend son nom et prend celui de son camp, et se le donne à lui-même, et se le donne à son camp.

Ces groupes détachés les uns des autres présentent un ensemble assez pittoresque, vis d'une certaine distance. Mais que ce tableau devienne imposant en méditations solennelles, quand on apprend que c'est la mort qui trône en plein air sur ce cotéan; que ce lieu est saint, sacré aux yeux de ce peuple sauvage; que c'est le tombeau d'un d'ami, soigneusement roulé dans un morceau d'écorce, et confié à la garde du parent ou ami survivant; que le sommet de cette colline sacrée, enfin, est l'issue aérien ou la sépulture d'un Sioux manifié à l'aide du soleil, de la pluie, du temps et de la désertation!!

J'ai dit plus haut que ce camp avait été le lieu de deux événements tragiques à deux époques différentes, depuis que j'y étais passé au mois d'avril. Voici ce que j'ai à raconter du chef qui régnait en souverain au Petit Corbeau (2).

Le père du chef actuel s'est tué accidentellement avec son fils, et il y eut environ deux ans. L'aîné de ses fils, reconnu capable de surcéder aux fonctions de son père, fut élu par la majorité des sauvages du camp; l'acclamation, lors de son événement, était la dernière sanction du peuple.

Cet homme semblait être aimé de ses parents et des autres sauvages, depuis son élévation à la dignité de chef. Il avait donné diverses circonstances les preuves de capacité exigées pour la direction des affaires du camp; dans l'art de parler, il l'emportait sur les autres; sa bravoure au combat était connue contre les Santoux (tribu sauvage), ses ennemis implacables; la nombre de plumes de kioum (igle) dont sa tête était décorée, annonçait le nombre prodigieux d'ennemis qu'il avait tués de sa main; je crois qu'il en porta trente-deux ou trente-trois à ce que m'a été dit durant mon séjour à Mandotte.

Le Petit-Corbeau vivait en paix avec ses trois femmes, qui étaient les trois sœurs, qu'il avait épousées légitimement (comme l'honneur le permet chez les Sioux), filles d'un chef son voisin et son ami.

Le peuple sauvage s'est d'acheter la femme qu'on doit épouser par des présents qu'on lui fait ou la mère de celle qu'on aime. Si le futur est pauvre ainsi que sa famille, et sans les moyens d'envoyer le cadeau qui l'est d'usage de faire, il va entretenir un ami de l'objet de sa tendresse, et le prie de lui offrir les moyens d'acheter celle qu'il désire; il arrive rarement que cette proposition soit refusée.

L'échange du jeune fille se fait contre des armes, des objets de toilette, des couvertures, des chevaux, etc.

Quand le prétendu a obtenu un ami le cadeau qui représente la valeur de ce qu'il aime, il le va déposer à la porte de la hutte où loge des parents. Quelquefois il arrive que les cadeaux sont refusés, mais le cas est fort rare. Quand le présent est accepté de la famille, il a le droit d'em-mener avec lui sa fiancée, ce qui est la sanction ou conclusion du mariage. La jeune épouse est reçue avec son mari dans la loge de celui qui lui a donné les moyens de faire ce mariage, ou dans celle de son père, si son époux n'en possède pas une.

Le Petit-Corbeau, riche du produit de sa chasse, avait acheté successivement, par de semblables pré-onts, les trois sœurs qui étaient devenues et sont encore en ce moment ses trois femmes.

Ce chef avait plusieurs frères, dont quelques-uns étaient étrangers au premier degré, comme par exemple les Sioux. L'un d'eux avait tué un jeune sauvage de la même tribu, et il avait quelques mois. Ce frère du Petit-Corbeau se traitait au camp en son frère, comme chef, fait deux pas en arrière, et pour toute réponse, lui lâche son coup de fusil presque à bout portant, puis il prend la fuite avec son second frère, laissant l'aîné échu sur la place. Le Petit-Corbeau n'était que très légèrement blessé. A l'instant où il avait remarqué le mouvement de l'assassin, il fit un pas en avant pour l'arrêter, mais il fut frappé par la balle qui lui cassa les deux bras. A l'instant les amis du chef lui portèrent les premiers secours tandis que d'autres couraient après les deux assassins, qui s'étaient échappés, et qui à l'instant présent sur la rive gauche du fleuve, où on présumait, après un tel forfait, qu'ils étaient leur demeure, sans jamais avoir reparu au camp de leur frère. Il n'en fut rien; bientôt on vit un village qui contenait deux défilés arrivés de la place pour vider leur frère jusqu'à la mort. Depuis longtemps le Petit-Corbeau savait que l'un de ces deux misérables avait des prétentions à la dignité de chef, et qu'il se disait ouvertement plus capable que son aîné pour le gouvernement des affaires de la tribu.

Ces propos avaient attiré fort peu l'attention du chef parce qu'il avait pu voir pour en raison d'une élection générale de la tribu qui l'avait jugé digne de ces fonctions, et qu'il était révoqué. Au camp on avait encore que ce prétendant avait fait

(1) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(2) Chaque Sioux appelé comme chef d'un camp, prend son nom et prend celui de son camp, et se le donne à lui-même, et se le donne à son camp.

(3) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(4) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(5) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(6) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(7) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(8) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(9) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(10) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(11) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(12) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(13) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(14) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(15) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une partie de l'hiver.

(16) Il arrive souvent que la sécheresse ne permet pas aux steamers de monter vers le haut du fleuve; en automne, pour y porter les provisions de la hiver, en suffisante quantité, et les malheureux soufflent de quelques privations une





